

A. Constant Dubos

Une infime traduction

Cette traduction [des *Satires*] est à la fois une étude de style et un hommage rendu au génie de Juvénal.

Les traducteurs ressemblent un peu à ces touristes qui aiment à graver leurs noms obscurs au pied des monuments fameux échappés aux outrages du Temps et des Barbares.

Et moi aussi, j'ai voulu inscrire mon nom au bas du monument immortel élevé par l'un des plus grands poètes qu'ait enfantés la terre des Catons et des Brutus.

Si, à l'époque où parut la belle version de mon ancien condisciple Jules Lacroix, la mienne n'eût point été si avancée, – j'entamais la quinzième satire, – j'eusse hésité peut-être à poursuivre jusqu'au bout. Avant lui, en effet, Juvénal avait été plutôt imité que traduit ; et prenant conseil des imperfections de mes devanciers bien plus que de ma propre faiblesse, je m'étais résolûment jeté dans l'arène. Cette fois j'allais avoir à lutter contre l'œuvre consciencieuse d'un homme de talent, d'un écrivain exercé qui n'y avait épargné ni son temps ni sa peine. Je ne me dissimulai point la témérité de l'entreprise. Mais il était trop tard pour reculer. J'achevai ma traduction. Seulement je redoublai d'efforts ; je travaillai avec une nouvelle ardeur à la rendre moins défectueuse, moins indigne d'être lue après celle qui a mérité à son auteur une si honorable place dans la littérature sérieuse.

De cet ouvrage qui m'a coûté tant et de si longues veilles, je n'attends rien, rien au delà de ce que je trouve en moi-même : la satisfaction de l'avoir accompli. Le temps n'est plus où l'on se faisait une réputation avec un madrigal, un sonnet. C'était le bon temps alors pour les traducteurs. Les noms du père Tarteron, de l'abbé de Marolles et de quelques autres de même

force, ont triomphé de l'oubli. Plus vivement disputé, le succès s'achète plus chèrement aujourd'hui. En ce moment surtout que les événements politiques parlent si haut ; quand la société, si violemment ébranlée par tant de secousses successives, commence à respirer à peine et à se raffermir sur sa base : une œuvre d'art, un poème original, quel que fût le génie de l'auteur, ne réussirait que bien malaisément à captiver l'attention publique. Quel doit donc être le sort d'une infime traduction ! [...]

Je ne sais point d'œuvre au monde plus ingrate qu'une traduction en vers, d'œuvre où il soit plus rarement donné d'atteindre ce degré de perfection qui seul peut concilier à l'écrivain le suffrage des connaisseurs sévères, et garantir à ses productions quelque durée. La meilleure traduction à mon gré serait celle qui ferait revivre l'esprit, la couleur et la manière de l'original ; qui, miroir fidèle, en reproduirait avec précision toutes les beautés, les défauts même. Ce serait celle qui, sans rien sacrifier de l'énergie ou de la grâce, du nombre et de l'harmonie du vers, rivaliserait d'exactitude avec la prose, et se garderait de deux écueils également redoutables, la sécheresse et la prolixité. Mais ces règles, si simples à énoncer, qu'il est difficile de les suivre ! et que de fois, fatigué d'une lutte inégale, haletant sous le vieil athlète romain, j'ai été réduit à confesser ma défaite !

Juvénal, comme beaucoup d'écrivains recommandables de son temps, ne reculait pas au besoin devant l'emploi de termes dont la crudité révolte notre délicatesse, ou plutôt notre prudence. Je dis, au besoin, car il n'est jamais obscène à plaisir comme Horace, Catulle et Martial. Quel but se proposait-il ? de rendre le vice hideux et dégoûtant. Ce n'était pas certes avec de l'eau de rose qu'il pouvait le peindre nu et dans toute son horreur. La plupart des traducteurs qui m'ont précédé, ont pris à la lettre le précepte de Boileau, et, craignant sans doute de manquer de respect au public, ne lui ont offert qu'un Juvénal châtré. Pour moi, j'ai cru devoir m'asservir au texte, et, si je l'ai adouci quelquefois, au moins ai-je tâché d'exprimer toute entière la pensée de l'auteur. Juvénal n'est point une lecture de demoiselles. Il ne s'adresse qu'aux hommes faits, qui ne s'effarouchent point d'un mot, plus soucieux qu'ils sont du fond que de la forme. « Ces écrivains, dit l'estimable Dusaulx dans son discours préliminaire, ces écrivains que nous trouvons aujourd'hui trop licencieux, quoique nous ne soyons pas exempts des turpitudes qu'ils décrivaient, saint Chrysostome les comparait à ceux qui ne craignent pas de souiller leurs mains quand il s'agit de panser des ulcères. »

Et puis, si, sous prétexte d'épuration, il était une fois permis d'attenter aux monuments de la littérature ancienne, où s'arrêterait-on ? Vous retrans-

cherez, vous, un mot, une phrase obscène. D'autres, plus timorés encore, altéreront, proscrire même une image, très innocente en soi, mais dont les traits, un peu rudement accusés, offenseront leurs nerfs irritables. Qui ne sait jusqu'où les traducteurs, au commencement de ce siècle, poussaient le scrupule à cet égard ? Le célèbre critique Geoffroy, dans sa version de *Théocrite*, n'a-t-il pas reculé devant ces trois vers :

Οὔνεκὰ μοι λασία μὲν ὄφρυς, ἐπὶ παντὶ μετώπῳ
 Ἐξ ὧτ'ὸς τέταται ποτὶ θῶτερον ὧς μια μακρὰ
 Εἷς δ'ὀφθαλμὸς ἔπεστι, πλατεῖα δὲ ρίς ἐπὶ χεῖλη.
 (Κύκλωψ, Εἰδύλλιον θ')

« C'est que les soies épaisses de mon unique et vaste sourcil s'étendent, de l'une à l'autre oreille, sur mon front tout entier ; c'est que je n'ai qu'un œil, et que mon large nez se prolonge jusque sur ma lèvre. » (*Le Cyclope*, idylle IX) Il rend ainsi ce passage : « La nature, avec un cœur tendre, m'a donné un air farouche qui alarme la beauté timide. » J'écrirais un long chapitre, si je voulais relever toutes les infidélités, toutes les omissions volontaires dont il se félicite, comme d'autant de preuves de goût. En vérité, avec une pareille susceptibilité, on ne traduit pas un auteur : on le défigure, on le mutile : on se condamne, en un mot, au triste rôle de Procuste littéraire. [...]

Satires de Juvénal, traduites en vers français par A. Constant Dubos, seconde édition, Paris 1877, Préface de la première édition. Ce texte nous a été signalé par Claude Ernoul.